

Complément sur autrui :
L'amour, selon Jean-Luc Marion (1946-...)
Le phénomène érotique
(2003)

Pourquoi l'amour ? Parce que nous faisons l'expérience de la vanité.

La vanité est le fait que nous sommes confrontés à la question « A quoi bon ? », c'est-à-dire à quoi bon exister plutôt que de ne pas exister. Notre existence semble vaine, de sorte que nous sommes en quête de raisons d'être, de justification de notre existence, donc d'un sens à la vie. Nous manquons d'assurance dans notre être tant qu'il manque de raisons d'être et nous apparaît comme parfaitement vain.

Cette assurance « demande que je puisse me considérer, dans cette existence, comme libéré de la vanité, affranchi du soupçon d'inanité, indemne de l'« à quoi bon ? » » (p. 38). Pour obtenir cette assurance, il faut obtenir la réponse à la question « m'aime-t-on ? ». Nous voulons être aimé d'autrui pour qu'autrui, en nous aimant, justifie notre existence, nous montre notre existence comme un bien aimable et nous sauve ainsi de la vanité. Mon existence n'est pas vaine, puisqu'autrui m'aime. L'existence, dans sa misère, dans son poids de souffrance, dans la certitude de sa mortalité, ne serait pas tolérable si nous n'avions pas au moins l'espoir d'être aimé de quelqu'un un jour.

« Je ne pourrais pas être, ni accepter d'endurer d'être sans au moins la possibilité restée ouverte qu'à un moment ou un autre quelqu'un m'aime. Être, pour moi, ne signifie rien de moins qu'être-aimé (l'anglais paraît le suggérer à sa manière : « *to be loved* » peut se dire en un mot, « *beloved* »). Pourquoi ne puis-je donc accepter d'être qu'à la condition expresse qu'on m'aime ? Parce que je ne résiste, dans mon être, à l'assaut de la vanité que sous la protection de cet amour ou du moins de sa possibilité » (p. 40).

Dans le cogito, j'obtiens la certitude d'être, mais cette certitude ouvre immédiatement la question de la vanité, « à quoi bon être ? », et ce qui peut en sauver, c'est une autre certitude, la certitude d'être aimé, qui n'est justement pas obtenue dans le cogito. C'est par son amour, en m'aimant, qu'autrui m'assure contre la vanité de l'existence en m'apprenant que j'ai à être, que je dois vivre, que mon existence n'est pas vaine, qu'elle est justifiée par l'amour.

Le problème est qu'autrui se trouve exactement dans la même situation que moi : il veut échapper à la vanité de son existence en étant aimé par quelqu'un d'autre. Le problème de l'amour, c'est donc que ce que nous cherchons dans l'amour, parce que nous aimons cela, c'est d'être aimé, pas d'aimer. Le résultat n'est pas l'amour, mais la lutte de chacun contre chacun pour obtenir d'autrui qu'il l'aime, par diverses stratégies de manipulation qu'on appelle la séduction, de sorte qu'en définitive, personne n'aime personne.

Une possibilité est alors celle de faire un échange. Si je veux qu'on m'aime, et si autrui veut qu'on l'aime, je peux l'aimer à la condition qu'il m'aime en retour. C'est donnant-donnant. L'échange doit être juste et on ne veut pas être floué. Dans cette perspective, l'amour est réglé par la réciprocité, et consiste en un compromis acceptable, comme n'importe quel échange marchand. Dans ce cas, chacun voudra que l'autre aime le premier, et c'est seulement à cette condition qu'il acceptera d'aimer en retour, ayant la certitude d'avoir reçu son dû, à savoir l'assurance qu'on l'aime. Aimer, c'est donc aimer en retour, c'est le prix à

payer pour être aimé et sauvé de la vanité : « je n'aimerai qu'en retour, qu'après-coup, que si l'on m'aime d'abord et juste autant qu'on m'aimera » (p. 114).

« Jouer à l'amour, certes mais en y risquant le moins possible et à condition qu'autrui commence le premier » (p. 114).

On le voit, à ce stade, personne ne joue réellement le jeu de l'amour et chacun reste mesquin. L'obstacle à l'amour, c'est la réciprocité elle-même. Tant que l'on persiste à exiger d'autrui la réciprocité en amour, alors personne ne prend le risque d'aimer le premier et attend de l'autre qu'il l'aime, en vain. A la vérité, la logique de l'amour n'est pas celle de l'échange ou du commerce, du donnant-donnant. La logique de l'amour est celle du don qui, par définition, n'exige pas de réciprocité, sans quoi il serait un échange, pas un don. L'amour est impossible tant que l'on persiste à exiger la réciprocité : « La réciprocité fixe la condition de possibilité de l'échange, mais elle atteste aussi la condition d'impossibilité de l'amour » (p. 115).

Comment sortir de cette impossibilité de l'amour ? En changeant de question. La question de l'amour ne doit plus être « m'aime-t-on ? », ne doit plus être une exigence d'être aimé d'autrui pour être sauvé par lui de la vanité. Il s'agit de se demander plutôt si je suis capable, moi, d'aimer le premier sans attendre et sans exiger la réciprocité, c'est-à-dire d'être aimé en retour : « Bref, demander désormais « puis-je aimer, moi le premier ? », plutôt que « m'aime-t-on – d'ailleurs ? » – me comporter comme un amant qui s'adonne, plutôt que comme un aimé donnant-donnant » (p. 116).

Qu'est-ce qui pourrait empêcher d'aimer le premier ? Peut-il être impossible d'aimer ? Jamais. La possibilité que moi, j'aime autrui le premier reste toujours ouverte pour moi, car en admettant que personne ne m'aime, cela ne rend jamais impossible que j'aime celui-là même qui ne m'aime pas : « Qu'il ne m'aime pas tant qu'il voudra, qu'il m'aime aussi peu qu'il pourra, il ne m'empêchera jamais, moi de l'aimer » (p. 117). De ce point de vue, aimer est un pouvoir qu'autrui ne peut jamais m'ôter, c'est un pouvoir souverain. Il est impossible qu'aimer soit impossible : « J'aime d'emblée selon l'impossibilité de l'impossibilité » (p. 333). Mais si j'exige d'autrui qu'il m'aime d'abord pour que je l'aime ensuite, alors il a le pouvoir de m'empêcher de l'aimer en ne m'aimant pas. Mon amour n'est vraiment souverain que si je suspends l'exigence de réciprocité en amour, si je laisse de côté toute logique marchande et d'échange au profit de la logique du don, celle de l'amour comme don purement gratuit, désintéressé. Je t'aime, mais je ne t'aime pas pour être aimé en retour. Toute la question est alors de savoir s'il celui qui aime n'a pas tout perdu en acceptant de faire le premier pas, d'aimer le premier sans rien attendre en retour. En donnant tout, n'a-t-il pas tout perdu ?

« La souveraineté incomparable et imparable de l'acte d'aimer tire toute sa puissance de ce que la réciprocité ne l'affecte pas plus que le retour sur investissement ne l'infecte. L'amant a le privilège sans égal de ne rien perdre, même si d'aventure il ne se retrouve pas aimé, car un amour méprisé reste un amour parfaitement accompli, comme un don refusé reste un don parfaitement donné. Plus encore, l'amant n'a jamais rien à perdre ; (...) plus il donne, plus il perd et plus il disperse, moins il se perd lui-même (...). L'amour se diffuse à perte ou bien il se perd comme amour. Plus j'aime à perte, moins je perds de vue l'amour, puisque l'amour aime à perte de vue » (p. 117).

En un mot : l'amour est un jeu à qui perd gagne. En acceptant d'aimer le premier sans exiger la réciprocité, sans exiger d'être aimé en retour, j'aime à perte, mais de ce fait je gagne

l'assurance que j'aime vraiment, car c'est en aimant ainsi qu'on aime vraiment, à la manière d'un don, et pas en exigeant d'autrui qu'il nous aime le premier, à la manière d'un échange marchand.

« Plus je perds et sans retour, plus je sais que j'aime et sans conteste. Il ne se trouve qu'une seule preuve d'amour – donner sans retour, ni reprise, donc pouvoir y perdre et éventuellement se perdre. Mais l'amour lui-même ne perd jamais, puisqu'il s'accomplit dans la perte même » (p. 118).

La preuve d'amour, c'est-à-dire la preuve que j'aime vraiment, que je ne suis pas en train d'échanger, mais bien de donner, c'est bien d'aimer à perte, sans exiger quelque chose en échange, mais ce faisant, c'est l'amour même que je gagne en tant qu'amour. Exiger quelque chose en échange de l'amour, ce ne serait de toute façon ne pas aimer. Aimer, c'est aimer sans condition. Si quelqu'un nous demandait de faire quelque chose, ou de lui donner quelque chose, en échange de son amour, on aurait précisément l'assurance que cette personne ne nous aime pas, car l'amour ne se marchande pas, il se donne. Le client qui paye pour faire l'amour a l'assurance qu'on ne le lui fait pas. On aime donc sans condition ou l'on n'aime pas du tout : « Ou bien aimer n'a aucun sens, ou bien il signifie aimer sans retour » (p. 118).

Il faut passer de la question « m'aime-t-on ? », qui cherche l'assurance d'être aimé, à la question « puis-je aimer, moi le premier ? », qui cherche l'assurance d'aimer, et qui l'obtient dans le fait ne de plus exiger la réciprocité : « L'amant trouve une assurance absolue dans l'amour – non l'assurance d'être, ni d'être aimé, mais celle d'aimer » (p. 121). C'est dans le fait d'aimer, pas dans le fait d'être aimé, qu'il faut trouver l'assurance qui nous sauve de la vanité, de l'« à quoi bon ? », puisqu'être n'est plus vain dès lors qu'être est justifié par l'amour, justifié par le fait d'aimer, par le fait que je ne suis que pour aimer.

« J'ai l'assurance de faire au premier chef que l'amour aime en moi. *J'ai l'assurance que je fais l'amour.* Et, comme l'amour assure contre la vanité, je me découvre donc assuré, par l'amour que je fais et qui se fait en et par moi, contre le soupçon de l'« à quoi bon ? » » (p. 122).

Mais on pourrait demander : « à quoi bon aimer ? ». Et surtout : « à quoi bon aimer le premier ? ». Pour quelle raison accepter de rompre l'exigence de réciprocité en aimant sans exiger d'être aimé en retour ? Pourquoi l'amant aimerait-il sans rien attendre en retour ? Leibniz a formulé un principe fondamental de la rationalité qui est le principe de raison suffisante : *nihil est sine ratione*, rien n'est sans raison. A ce titre, il doit bien avoir une raison d'aimer le premier. Et pourtant non, car cette raison d'aimer serait une condition, une exigence d'obtenir quelque chose en retour, et donc l'amour ne serait pas un don, mais serait encore une fois un échange marchand, relevant du donnant-donnant. Par conséquent, l'amour suspend le principe de raison suffisante et relève bien plutôt d'une autre logique, celle à laquelle appartient un principe de raison insuffisante : « aimant sans réciprocité, l'amant aime sans raison, ni pouvoir rendre raison – à l'encontre du principe de raison suffisante (...). Quand il s'agit d'aimer, la raison ne suffit plus : elle apparaît désormais comme un principe de *raison insuffisante* » (p. 129). En effet, aucune raison ne peut rendre raison de l'amour. Je t'aime, pour la raison que : tu es belle, riche, intelligente, drôle, etc. Mais il y a bien d'autres personnes belles, riches, intelligentes et drôles que je n'aime pas pour autant. Ce ne sont donc pas là en tant que telles des raisons suffisantes d'aimer. On pourra croire que j'aime autrui parce qu'il est aimable, parce qu'il a bien des qualités. Mais c'est l'inverse : c'est parce que

j'aime autrui que je le trouve aimable, c'est-à-dire que je lui trouve des qualités, et c'est bien parce que je l'aime que je lui trouve ces qualités que ne lui trouvent pas ceux qui ne l'aiment pas et qui, du coup, prétendent que l'amour me rend aveugle, alors qu'il me rend voyant, justement, puisqu'il m'en fait voir plus qu'ils n'en verront jamais :

« Autrui m'apparaît pour autant que je l'aime et selon la manière dont je l'aime (...). L'amant fait apparaître celui ou celle qu'il aime, non l'inverse. Il le fait apparaître comme aimable (...). Autrui se phénoménalise dans l'exacte mesure où l'amant l'aime » (p. 130).

« L'amant, et lui seul, voit autre chose, une chose que personne d'autre que lui ne voit – précisément plus une chose, mais, pour la première fois, tel autrui, unique, individualisé » (p. 131).

Dès lors, la raison de l'amour n'est pas telle ou telle raison, mais autrui en tant que tel. Je t'aime, toi, parce que tu es toi : « autrui, devenu unique, occupe lui-même, en vertu de son rôle de point focal, la fonction de la raison qu'a l'amant d'aimer. L'amant aime l'aimé, parce que c'est l'unique et parce qu'il s'en fait l'amant – parce que c'était lui, parce que c'était moi. [...] L'amour devient, du point de vue de l'amant (et de lui seul), sa propre raison suffisante. L'amant fait donc l'amour en produisant la raison pour laquelle il a raison de se dispenser de toute autre raison » (p. 133). L'amour est *ratio sui*, il est à lui-même sa propre raison. Je t'aime, oui, mais pourquoi ? Parce que ! Un point c'est tout. Mais comment l'amour peut-il être à lui-même la seule raison d'aimer ? En cela que l'amant aime aimer : « l'amant aime aimer pour l'amour de l'amour » (p. 140). Si je t'aime, j'aime t'aimer, et cela me suffit, que tu m'aimes en retour ou non n'y change rien. Est-ce à dire que l'amour qui viendrait d'autrui, donc le fait d'être aimé, est indifférent ? Non. Mais il n'est pas exigé. Il est seulement espéré, comme l'imprévu et l'indû radical, puisque je ne peux prévoir qu'autrui m'aimera en retour, et puisque autrui ne me doit rien de ce point de vue. Si être aimé m'était dû, alors ce serait la moindre des choses, cela n'aurait rien d'exceptionnel ni de particulièrement réjouissant, car il relèverait de la logique de l'échange marchand où c'est donnant-donnant. Parce que l'amour qu'autrui peut me porter ne m'est pas dû, même si je l'aime, alors cet amour d'autrui pour moi est lui aussi un don gratuit, et non la récompense qui vient me payer en retour pour avoir aimé autrui.